

Note sur¹

Didier Franck, *Heidegger et le christianisme. L'explication silencieuse*, Paris, PUF, « Epiméthée », 2004, 137 p., ISBN 2-13-054229-8.

par Sylvain Camilleri

L'a., bien connu à la fois pour ses travaux sur Husserl et Heidegger et pour son apport personnel à la discipline phénoménologique dans son ensemble, nous livre ici une étude sobre mais lumineuse sur la place opaque du christianisme dans la pensée de Heidegger. Une première remarque s'impose : l'ouvrage ne ressemble en rien aux innombrables travaux portant sur les racines théologiques de l'œuvre du philosophe allemand. Ce qui est étudié dans ce livre, comme son titre l'indique, c'est *l'explication silencieuse* de Heidegger avec la religion chrétienne. S'il est brièvement fait mention des cours du jeune Heidegger sur Saint Paul et Saint Augustin, ceux-ci ne représentent nullement l'objet du présent travail. L'a. prend pour point de départ un texte bien connu de Heidegger datant de 1936-1937 (GA 66) dans lequel le philosophe raconte comment son chemin de pensée fut silencieusement accompagné d'une explication avec le christianisme. Mais de quel christianisme s'agit-il ici ? Est-il bien certain que, comme le déclare Heidegger dans ce même extrait, il s'agisse d'un prolongement de son catholicisme d'enfance et de son passage dans le protestantisme de Marburg ? Rien n'est moins sûr. En réalité, le christianisme auquel Heidegger pense rétrospectivement en 1936-1937 n'est déjà plus *son* christianisme de jeunesse. Ni celui de ses maîtres précoces Carl Braig et Hermann Schell, ni celui qui lui faisait lire Thomas et Duns Scot, et pas plus celui qui l'avait jeté dans la lecture de Martin Luther. Environ dix ans après *Sein und Zeit*, le Heidegger tardif ou post-*Kehre* a délaissé la religion vécue ou l'expérience religieuse pour se tourner vers la question de l'être et de sa provenance. Ainsi il n'est plus question de Dieu mais seulement du dieu. L'objet du livre de Franck est donc, selon nous, une sorte de « christianisme occidental monumental », un bloc compris comme composante essentielle de l'explication avec la question de l'être.

¹ Nous voudrions insister sur le fait que ce court texte ne se veut pas une recension mais une note, consacrée à un aspect, parmi bien d'autres, de l'ouvrage de Didier Franck dont il est ici question. Les lecteurs donc invités à prendre cette note non comme un compte-rendu ou un résumé – ce qu'elle n'est absolument pas – mais comme une remarque générale sur le parcours de Heidegger à laquelle le livre de Franck sert de point de départ ou de prétexte.

L'explication silencieuse est ainsi une *Auseinandersetzung* avec le christianisme pensé comme symbole de la question de l'être, comme ayant incarné cette question à certains moments de l'histoire ou ayant contribué à sa position à travers ses nombreux apports à la philosophie.

Franck ne part pas à la recherche des traces du christianisme de Heidegger, mais à la poursuite « de la manière dont la mémoire du christianisme a pu intervenir dans la remémoration de l'être et de sa vérité ». Or, pour situer la place de l'élément chrétien dans ces remémorations successives, il faut essayer de trouver les traces de sa présence cryptée dans la relecture heideggerienne de l'histoire de la philosophie et avant-tout dans la « "vaste interprétation de la pensée présocratique" à laquelle Heidegger s'est consacré depuis 1932 » – cette dernière trouvant plus ou moins son point de départ dans la parole d'Anaximandre.

Le rapport entre les deux « blocs », grec et chrétien – si l'on admet qu'il y a bien ici deux sources distinctes – est-il celui d'une cause à son effet, d'un instrument à sa fin ? C'est ce que semble suggérer l'a. dans la mesure où le christianisme fournit à Heidegger la langue ou le langage qui lui permet de se saisir de la question de l'être ; cependant que l'objet de ses analyses restent la parole grecque. Il s'agit d'un curieux entrelacs qui vise en réalité un objet, ou plus tôt deux, qui n'appartiennent en essence pas plus à la composante grecque qu'à la composante chrétienne. On fait référence ici aux thèmes constants de la pensée du Heidegger tardif : l'être comme *Ereignis* et la différence ontologique. Ainsi la question tranchante posée par l'a. : « si la détermination de ce qui est grec emprunte à la lumière chrétienne, quel sens revêt alors la tâche de penser "par-delà le grec" ce dont le grec provient ? ».

Plutôt que de rentrer dans le détail de ce livre court mais dense, il nous a paru plus indiqué de faire quelques remarques, par ailleurs complémentaires, sous forme de questions ouvertes. Toute l'étude de Franck repose sur la déclaration de Heidegger précédemment citée d'après laquelle tout son chemin de pensée, et notamment en compagnie des grecs, s'est accompagné d'une explication silencieuse avec le christianisme. On conviendra que cette déclaration de Heidegger, à l'instar de bien d'autres, est pour le moins énigmatique et nous pensons que l'a. aurait pu prendre davantage de précautions en précisant par exemple que le chemin qu'il se proposait d'emprunter n'était qu'un sentier parmi tant d'autres. En effet, il semble que ce genre de déclarations mystérieuses de la part de Heidegger renvoie au problème de l'auto-interprétation de son œuvre. On est en présence d'un problème identique à celui rencontré lors de l'entretien de Heidegger avec le Japonais, dans lequel le philosophe affirmait que la double question de l'être et du langage se trouvait déjà en puissance dans sa thèse d'habilitation sur Duns Scot en 1915. D'autres ont souligné avant nous que le Heidegger tardif, certainement préoccupé par la tournure générale de son œuvre et peut-être même inquiet de la gestion future de son *Nachlass*, a parfois eu tendance à réécrire quelque peu l'histoire de son chemin de pensée. Ainsi nous apparaît comme

plus fiable la phrase de Heidegger à Löwith en 1921 : « De ma facticité fait partie le fait que je suis un théo-logien chrétien », que la thèse rétrospective de l'explication silencieuse.

L'a. pourrait objecter à son tour que ce jugement est purement subjectif. Mais nous voudrions l'étayer par deux faits solidaires. D'un point de vue biographique, nous faisons davantage confiance au jeune Heidegger qui parle de lui-même au présent qu'à celui qui s'auto-interprète rétrospectivement en ne respectant que très imparfaitement les aspérités de son propre chemin de pensée. Et d'un point de vue systématique, l'idée selon laquelle le Heidegger tardif parle des grecs avec une langue chrétienne – une idée que Franck dérive somme toute « légitimement » de l'auto-interprétation heideggerienne – nous paraît bancale dans la mesure où le jeune Heidegger phénoménologue de la religion a précisément critiqué le manque de conceptualité inhérent au christianisme, lequel manque l'a d'ailleurs amené à se tourner très vite vers Aristote. Pourquoi aurait-il donc conservé cette conceptualité à même son langage, lui qui était si conscient de l'histoire des concepts qu'il utilisait et qui prenait toujours soin de se démarquer des utilisations classiques et métaphysiquement marquées ? De plus, et pour finir, bien que cette idée puisse paraître justifiée à la lecture de quelques textes du Heidegger post-*Kehre*, il semble impensable de vouloir l'étendre à l'ensemble des écrits qui couvrent cette période. Si le résidu chrétien persiste bel et bien dans les œuvres tardives, ce ne peut être que sous la forme d'une ombre morte et non plus sous la forme d'une lumière – la « lumière chrétienne » – comme le postule Franck. Or, ce genre d'ombre ne peut être considéré comme le principe explicatif d'une pensée. Au risque d'être un peu sévère, disons que le christianisme dans les écrits heideggeriens post-*Kehre*, c'est un peu comme une montre cassée que l'on garde au poignet par habitude, mais que l'on ne consulte plus lorsqu'on veut savoir l'heure qu'il est !

Sylvain Camilleri